

Un film-geste

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Holy Motors, de Leos Carax

Denis Lavant dans
« *Holy Motors* »



Les films de Leos Carax suscitent en France des réactions soit très hostiles soit hystériquement dithyrambiques. Treize ans après *Pola X*, son dernier long-métrage, le cinéaste français maudit des années 1980 nous offre dans *Holy Motors* le meilleur de lui-même.¹ « Je continue comme j'avais commencé : pour la beauté du geste », dit son alter ego dans le film (Denis Lavant, son acteur fétiche). Et c'est effectivement ce qu'il y a de plus fascinant dans ce film (et de plus rare dans le cinéma français actuel) : la beauté du geste cinématographique.

Le film déroule la journée programmée de Monsieur Oscar (D. Lavant), conduit dans une limousine, à Paris, de « rendez-vous » en « rendez-vous », qui vont s'avérer autant de scènes sans caméras, sans équipe. Et la limousine de se

transformer en loge où M. Oscar se métamorphose en toutes sortes de personnages.

Holy Motors est probablement un parcours dans la cinéphilie de Carax. Mais c'est surtout une succession de courtes (et souvent percutantes) incursions dans des univers singuliers, issus de l'imaginaire du réalisateur. On peut ne pas apprécier leur tonalité ténébreuse, leur côté punk. Mais à chaque sketch, le cinéaste nous emmène dans un « ailleurs », nous étonne, et nous « ravit » lorsqu'il utilise au mieux sa caméra, concocte des sons inouïs et fait bouger Lavant... Pour le spectateur, il y a une jubilation enfantine qui fonctionne sur la répétition : « Où va-t-il m'emmener cette fois ? »

Pour préserver le plaisir de la découverte, je me contenterai d'évoquer une séquence de *motion capture*,² où l'on voit comment le cinéma peut ravir vers un ailleurs étrange, comme le font certains spectacles de danse contemporaine... Les transitions (un rêve, un en-tracte, les moments où l'on ressort de ces « rendez-vous ») sont également l'occasion de scènes réussies. Parfois cependant, comme le dit Michel Piccoli dans le film, « on n'y croit pas » : le jeu d'Edith Scob (la fille des *Yeux sans*

- 1 • Le réalisateur a reçu en juillet le Léopard d'honneur 2012 du Festival de Locarno. (n.d.l.r.)
- 2 • Procédé d'animation de personnage virtuel, basé sur la capture de mouvements réels d'un acteur. (n.d.l.r.)

visage du film de Franju, en 1959), la scène avec Kylie Minogue (pop star australienne)...

Evidemment, *Holy Motors* garde les composantes habituelles des films de Carax qui peuvent irriter : à la fois auto-portrait intime (nombriliste ?) et réflexions sur sa création. A l'heure de la profusion d'images produites par des caméras de plus en plus petites, Carax interroge la disparition de la mécanique créatrice du cinéma. La limousine est un corbillard qui nous emmène jusqu'à la dernière phrase du film : « Et on n'avait plus de moteur, plus d'action. Amen. » Mais le plus réjouissant, c'est que le film est une réponse créative au devenir du cinéma, une démonstration de ses possibilités : c'est plein de trouvailles... et non dénué d'humour (rare chez Carax). Le côté abstrait, avec des personnages-effigies, des pantins un peu fantomatiques, est parfaitement approprié à ce film-geste qu'est *Holy Motors*...

To Rome with love

Woody Allen est un autre cinéaste cinéophile ayant fait de son égocentrisme et de ses angoisses de créateur le moteur de ses œuvres, mais sur un mode qui lui vaut, en France, un capital de sympathie inversement proportionnel à celui de Carax.

Comme *Holy Motors*, *To Rome with Love* est une exception dans la filmographie de son auteur, mais pour des raisons totalement inverses : c'est probablement un des films les moins réussis d'un réalisateur génial. Sur les quinze dernières années, Woody a pondu un film par an !

3 • Forme de *one-man-show*. (n.d.l.r.)

Après Londres, Barcelone et Paris, il nous convie cette fois à Rome, et nous offre un *film-spaghettata* (variante pour touristes du *film choral*) qui sent un peu le réchauffé et où différentes histoires s'entremêlent mollement : une romance entre de jeunes américains ; une comédie burlesque où un *Signor Coglione Qualunque* (c'est ainsi que le personnage joué par Roberto Benigni se définit) devient brusquement célèbre, sans aucune raison (« Vous êtes célèbre parce que vous êtes célèbre ») ; la rencontre entre un metteur en scène d'opéra à la retraite (Woody Allen, évidemment) et un entrepreneur romain de pompes funèbres qui devient, mais sous la douche uniquement, une espèce de ténor à la Andréa Bocelli...

On retrouve des idées de cinéma qui ont marqué certains chefs-d'œuvre du réalisateur, comme le personnage du « Génie » qui cornaque le héros. Ici, un célèbre architecte, usé par ses choix de vie (Alec Baldwin, très bon casting), accompagne les errements amoureux d'un jeune étudiant en architecture (Jesse Eisenberg, *The Social Network*). L'expérience est globalement agréable : c'est élégant, fantaisiste, léger. Certaines scènes font éclater de rire, comme l'interview, au journal de 20h, de Pisanello (Benigni) sur ses préférences culinaires au petit-déjeuner. Mais ça manque de tenue : le scénario, le rythme, la direction d'acteur (Alessandro Tiberi rame, à vouloir faire du Allen), la photographie de Darius Khondji... Quant à Woody comédien ? Issu du *stand-up*,³ il sait bien que le comique requiert une sacrée énergie maîtrisée. Alors pourquoi, à près de 77 ans, jouer sur le même mode qu'à 30 ? Ses fans ne peuvent qu'être déçus... un peu comme ceux de Louis de Funès qui découvriraient *La Soupe aux choux*.

P. B.

cinéma

To Rome with Love, de Woody Allen